

---

LA PREMIÈRE

**RÉVOLTE DES JANISSAIRES**

A ALGER

---

Au commencement du XVI<sup>e</sup> siècle, la contrée qui a été appelée plus tard l'*Algérie*, changea de maîtres. La population d'Alger, ville presque indépendante, ayant appelé le corsaire turc Baba-Aroudj pour l'aider à chasser les Espagnols d'un îlot où ils avaient bâti une forteresse, celui-ci tua son roi, s'empara du pouvoir et porta bientôt ses armes dans les pays environnants. Après la mort de Baba-Aroudj, Kheir-Eddin continua avec une poignée d'aventuriers la conquête commencée par son frère dans les mêmes conditions. Mais comprenant que son œuvre manquait de stabilité, il résolut de la consolider en la plaçant sous le patronage de la Turquie. Cette inspiration de haute politique eut un plein succès. Selim 1<sup>er</sup> qui régnait alors sur le vaste empire des Osmanlis, accepta cet hommage et envoya immédiatement à Kheir-Eddin un renfort de 2,000 hommes de bonnes troupes. A partir de cet instant, l'odjak d'Alger était constitué. L'Algérie pouvait compter désormais sur l'influence diplomatique et militaire d'une puissante nation et sur d'abondants secours en hommes, en matériel et en munitions.

Les Turcs transportés en Algérie obtinrent les privilèges dont les janissaires jouissaient en Turquie. Leur esprit de turbulence et d'indiscipline ne fit que s'accroître dans cette contrée si éloi-

gnée de la mère patrie et où ils dominaient en maîtres despotiques, brutaux, insolents et inintelligents. Dès les premiers jours se révéla cette tendance à la rébellion qui devait prendre plus tard de si grandes proportions et amener l'indépendance administrative et politique de la régence. C'est en 1556 qu'eut lieu la première révolte de la milice contre l'autorité de la Sublime-Porte. Voici dans quelles circonstances.

Après la nomination de Kheir-Eddin à la dignité de Capitan-Pacha et la mort de l'eunuque Hassan-Aga, l'heureux défenseur d'Alger contre Charles-Quint, la Porte pourvut au gouvernement de la Régence par l'envoi de pachas ou gouverneurs généraux, dont le commandement était limité, en principe, à trois années. En juin 1556, le pacha Salah étant mort de la peste pendant les préparatifs d'une expédition contre Oran, alors occupé par les Espagnols, la milice se donna pour chef provisoire et en attendant l'arrivée du pacha désigné par la Sublime-Porte, un renégat corse nommé Hassan-Corso. Jusque là, elle ne faisait qu'user d'un droit fort légitime et accomplissait même un acte d'ordre public de la plus stricte nécessité, car l'absence d'un pouvoir fort, reconnu et accepté par tous, aurait amené l'anarchie et compromis la domination ottomane. Mais cette mesure de haute sagesse dégénéra en rébellion. La milice, en effet, s'éprit d'un amour si grand pour son commandant intérimaire qu'elle résolut de le garder et de renvoyer purement et simplement le pacha que lui enverrait la Porte.

Ce projet peu orthodoxe fut mis à exécution. Des ordres expédiés aux gouverneurs de Bougie et de Bône, leur prescrivirent d'informer le nouveau pacha, s'il se présentait dans ces villes, que la milice ne voulait pas de lui et l'invitait à retourner à Constantinople. Ces instructions ajoutaient que dans le cas où le pacha ferait des difficultés, on eut à le repousser par la force.

Reçu, en effet, à coups de canon par le renégat grec Moustafa, commandant de Bône, et par le renégat sarde Ali, commandant de Bougie, le nouveau pacha, Mohammed Tekelerli, qui arrivait avec une escadre de huit galères turques, n'en continua pas moins sa route sur Alger, ne pouvant croire que la milice persis-

terait jusqu'au bout dans son audacieux dessein. Vers la fin du mois de septembre 1556, il arriva au cap Matifou où il s'arrêta, annonçant sa présence par un coup de canon, conformément à l'usage adopté par tous les envoyés du Grand-Seigneur. A sa grande mortification, la garnison du fort de Matifou s'abstint de répondre par le signal ordinaire, lequel était aussi un coup de canon.

Certain, désormais, des mauvaises dispositions de la milice et n'ayant pas à sa disposition des forces suffisantes pour réduire les rebelles, le pacha aurait été forcé de rebrousser chemin piteusement et d'aller publier son échec à Constantinople, s'il n'eut trouvé un auxiliaire inattendu au cœur même de la place récalcitrante.

Cet épisode fait ressortir une circonstance qu'il était facile de prévoir, mais sur laquelle il est intéressant de s'arrêter un moment. Je veux parler de la mésintelligence qui régnait alors entre les janissaires et les corsaires. Maîtresse des ports où abordaient les navires de course, la milice devait, en effet, prétendre à une suprématie que les corsaires, fiers de leurs succès et désireux d'en garder exclusivement le gain, ne pouvaient concéder sans lutte. En vain les janissaires offraient-ils aux marins d'être incorporés dans la milice, à la condition que les soldats turcs pourraient participer aux lucratives opérations du brigandage maritime, les gens de mer, formant un corps nombreux et redoutable, composé de Levantins, de renégats, et d'indigènes, repoussaient énergiquement la fusion proposée.

La résolution prise par la milice au sujet du nouveau pacha, n'était pas du goût des corsaires. Complètement étrangers à toutes ces intrigues, ils ne pensaient qu'aux complications qu'allait amener le juste ressentiment du Grand-Seigneur et aux troubles que pourrait en ressentir la course, source de leur prospérité; ils décidèrent donc de faire respecter les ordres de la Sublime-Porte et de prêter leur appui au pacha. Toutefois, ne voulant entrer en lutte ouverte avec les janissaires qu'à la dernière extrémité, ils employèrent la ruse suivante pour parvenir à leurs fins.

Feignant d'entrer dans les vues des janissaires, les corsaires leur offrirent leurs bons services, proposant de se charger de la garde du port et des quartiers voisins afin de repousser le pacha dans le cas où il tenterait une attaque nocturne contre Alger avec

ses huit galères. La proposition fut accueillie avec empressement. De plus, les corsaires émirent l'avis qu'il convenait de faire sommer le pacha d'avoir à se retirer immédiatement sans inquiéter davantage de paisibles gens qui se trouvaient fort heureux sans lui. Ce conseil sourit aux janissaires, qui sur sa demande, confièrent cette mission délicate au capitaine Chelouk, chef des corsaires. Il fut convenu que si le messenger revenait sans avoir réussi, il annoncerait cet insuccès en tirant son canon de course, afin que chacun se préparât aux graves événements qui pourraient survenir; et qu'en cas de réussite, au contraire, il rentrerait paisiblement sans troubler le sommeil de personne.

Le raïs Chelouk fit armer sa galère et partit vers le soir, après avoir laissé ses instructions secrètes aux cinq capitaines corsaires qui étaient après lui les principaux meneurs de ce complot, à savoir : le renégat napolitain Mami raïs, le renégat corse Mami raïs, le turc Ouali raïs, le renégat albanais Mustapha raïs et le turc Yahia raïs.

Arrivé de nuit à Matifou, Chelouk s'empessa de mettre le pacha au courant de la situation. Mohammed Tekelerli n'hésita pas à se confier à lui; accompagné seulement de vingt Turcs dévoués, il s'embarqua sur la galère du corsaire, laquelle fit aussitôt route pour Alger, suivie à la distance d'un mille par les huit navires ottomans.

Au milieu de la nuit, Chelouk entra dans le port, se gardant bien de tirer le canon, en sorte que les janissaires ne remarquèrent pas son retour ou pensèrent que les négociations avaient complètement réussi. Le pacha, débarquant immédiatement, trouva tout le quartier de la Marine occupé par des corsaires bien armés qui le conduisirent paisiblement à la maison où tout gouverneur-général nouvellement arrivé, attendait que son prédécesseur se fut embarqué. Sur ces entrefaites, les huit galères turques entrèrent à leur tour dans le port et leurs équipages descendant à terre sans perte de temps, allèrent se joindre aux corsaires.

Alors, tous ces gens réunis qui jusque là avaient agi en silence, élevèrent la voix et se mirent à crier : *Vive le Grand-Seigneur ! Vive Mohammed Tekelerli !* A ce bruit, les janissaires compre-

nant enfin que quelque chose d'extraordinaire se passait, accoururent en foule, mais trop tard. Se trouvant, à l'improviste, en face d'adversaires nombreux, bien armés et disposés au combat, ils n'osèrent pas entamer la lutte. Leur confusion fut encore plus grande quand ils surent d'une manière certaine que les marins turcs étaient débarqués après avoir amarré leurs galères dans le port et que le pacha avait pris possession de la maison d'attente. Le prestige du Grand-Seigneur, qu'on osait braver pour la première fois, reprenant son empire, le sentiment du devoir rentra dans le cœur des rebelles. Il y eut un sauve-qui-peut général et chacun se refugia chez lui, tremblant d'être compromis dans cette affaire.

Après la fuite des janissaires et bien qu'il fit encore nuit, Mohammed Tekelerli, du conseil des corsaires, marcha sur le palais. L'historien Haedo, auquel j'emprunte les principaux éléments de ce récit, ajoute que ce fut à la tête de plus de 2,000 arquebusiers. Ceci semble inadmissible, car il est vraisemblable que les gens de mer furent dans le premier moment, les seuls auxiliaires du représentant de la Sublime-Porte. Loin d'opposer la moindre résistance, Hassan-Corso vint recevoir ce dernier à la porte du palais, cherchant à se disculper et à prouver qu'il avait dû céder à la volonté générale. Le pacha répondit à ces excuses en faisant arrêter immédiatement le malheureux intérimaire et en l'envoyant au supplice peu de jours après.

» Dix jours ne s'écoulèrent pas, dit Haedo qu'il l'envoya tuer  
 » cruellement accroché par un croc, tourment fort cruel, sous la  
 » porte de Bab-Azoun, au-delà du pont. Et étant ainsi accroché  
 » par le côté droit, Hassan vécut trois jours de suite à l'agonie.  
 » Comme il faisait alors un certain froid, attendu qu'on était au  
 » commencement d'octobre, lorsqu'il venait à passer quelque  
 » chrétien, il lui disait (comme celui qui le vit me le conta) : *Chrétien, donne-moi pour l'amour de Dieu un manteau pour me*  
 » *couvrir.* » Mais comme il y avait là des Turcs, qui par ordre  
 » du pacha, le gardaient, nul n'osait le lui donner ; et lorsque,  
 » au contraire, un turc s'approchait ou regardait, on détournait  
 » la tête comme si on l'avait en horreur et qu'on ne le voulut  
 » pas le voir. »

Hassan Corso, âgé alors de 38 ans, était de taille moyenne et avait le teint basané, les yeux grands, le nez aquilin et la barbe noire; il ne laissa aucun enfant. Ce pacha intérimaire, qui expia si cruellement la première velléité d'indépendance de la milice, fut inhumé hors la porte du ruisseau (Bab-el-Oued), près de la tombe de son patron Salah Raïs, et son affranchi le renégat Youssef lui fit élever une coupole après avoir vengé sa mort en assassinant Mohammed Tekelerli, fait qui constitua la seconde révolte des janissaires. Il est bien fâcheux qu'en modifiant les abords de l'ancienne ville, nous ayons détruit les nombreuses tombes historiques que renfermaient les cimetières, alors qu'il eut été si facile d'en conserver les épitaphes.

Le renégat Ali Sordo, commandant de Bougie, ne fut pas oublié par le pacha. Celui-ci l'ayant mandé à Alger, lui fit mettre des tubes tranchants aux doigts des pieds et des mains et placer un casque de fer ardent sur la tête, pour le forcer à révéler l'immense trésor que la notoriété publique lui attribuait, ce à quoi il ne put réussir. Ensuite il le fit empaler hors de la porte Bab-Azoun, le même jour que Hassan Corso fut mis au croc. « Em-  
» broché comme une grive, dit Haedo, sur un pal aigu qui le  
» transperçait du fondement jusqu'à la tête, il resta ainsi à la  
» vue de tous, plus d'un demi jour, poussant des cris terribles,  
» jusqu'à ce qu'il mourut de ce tourment. »

Quant au renégat grec Moustafa, commandant de Bône, il se tira d'affaire, ainsi que les principaux chefs de cette révolte, au moyen de sacrifices pécuniaires, l'illustre pacha étant en définitive encore plus rapace que vindicatif.

Albert DEVOULX.

